

Bernard De Backer

livre

L'autonomie à l'épreuve d'elle-même

À partir d'un constat qui semble anodin — le retournement des poussettes pour bébés dans les années quatre-vingt —, le mathématicien Olivier Rey nous embarque dans une longue analyse des effets psychosociaux d'un monde hypermoderne délesté des cadres structurants de la tradition. Rejoignant à sa manière une école de pensée qui semble en développement, il emprunte notamment le détour de la science-fiction pour nous faire entrevoir des lendemains qui déchantent.

« L'aristocratie avait fait de tous les citoyens une longue chaîne qui remontait du paysan au roi ; la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part. »

A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (1835)

Que le lecteur soit prévenu: c'est un ouvrage¹ plutôt rude qui met le doigt sur certains points très sensibles de la condition humaine. L'auteur, professeur de mathématiques à l'École polytechnique et chercheur au CNRS, fait preuve d'une érudition impressionnante, qui va de la mythologie grecque à la science-fiction, en passant par la psychanalyse et la science tout court. Tout cela pour nous dire quoi? Que les choses sont plutôt mal embouchées pour le sujet contemporain, du moins pour celui qui est conduit à penser qu'il pourrait s'auto-engendrer. Mais comme nous vivons dans un univers social où règne le modèle culturel du sujet autonome et que certains dispositifs pédagogiques se fondent sur cette illusion, cela peut faire pas mal de monde...

¹ Olivier Rey, *Une folle solitude. Le fantasme de l'homme autoconstruit*, Seuil, 2006. Nous parlons « d'école de pensée » dans la mesure où un certain nombre d'auteurs partagent un diagnostic sur le monde contemporain et font référence mutuelle à leurs écrits. Citons, outre Olivier Rey, et de manière non exhaustive: Charles Melman, Jean-Claude Milner, Pierre Legendre, Jean-Pierre Lebrun, Dany-Robert Dufour, Dominique Lecourt, Philippe Van Meerbeeck, Pierre Bekouche... Une majorité se situe dans la postérité freudo-lacanienne, la référence aux conditions d'émergence et de structuration du sujet étant centrale dans leur critique du monde contemporain, qui mettrait ces conditions en péril par renoncement à l'autorité symbolique, conséquence du discours de la science et de la démocratie. Voir notre article, « La psychanalyse au risque du social », dans *La Revue nouvelle*, n° 3, mars 2007.

PATTES DE COLOMBES

Commençons par l'inversion des poussettes, signe révélateur de la condition humaine contemporaine. On ne s'appesantira pas trop sur le symptôme : jusque dans les années quatre-vingt, les poussettes orientaient le bébé vers celle ou celui qui le conduisait, puis la position du petit d'homme s'est inversée pour tourner le dos aux adultes propulseurs et affronter le monde de face. L'adulte ne s'interpose plus entre l'enfant et son environnement pour se poser comme modèle. Quelle importance ? Rey ouvre son livre par ce propos de Zarathoustra : « Les choses les plus importantes entrent dans le monde sur des pattes de colombes. »

Le retournement de l'orientation des poussettes — et donc des enfants qui s'y trouvent — serait en effet un signe, parmi d'autres, de la prégnance de plus en plus grande, dans notre monde dominé par la science et la démocratie, du modèle de l'autonomie et de son expression extrême, fantasmatique : l'autoconstruction de l'homme par lui-même. C'est bien sûr ce thème que va se centrer l'ouvrage, avec pour objectif d'en montrer les différentes manifestations, mais aussi l'impossibilité de sa mise en œuvre totale, ainsi que les conséquences extrêmement délétères des pratiques sociales qui se fondent sur lui. Car ce qui peut se développer sous couvert de technoscience et de démocratie, ce sont les fantasmes les plus régressifs auxquels la sortie du monde de la tradition, justement, a lâché la bride.

Il est en effet impossible pour le sujet humain de s'autofonder, tout comme le baron de Münchhausen ne peut en réalité s'élever dans les airs en tirant sur ses cheveux ou sur ses bottes². Une relative autonomie ne peut être gagnée que sur les bases de l'hétéronomie initiale de l'enfance, voire contre elle, mais toujours à partir d'elle. Dès lors, le plus mauvais service que l'on pourrait lui rendre serait d'imaginer qu'elle pourra se développer vers l'âge adulte sans s'appuyer sur les générations précédentes.

Bien pire, la nouvelle culture familiale et les dispositifs pédagogiques mis en place au sein de l'école, qui se fonderaient sur cette illusion, n'auraient qu'un résultat inverse : des adultes sans armature symbolique et livrés à une dépendance croissante de leur environnement mercantile, prompt à fournir les objets pouvant satisfaire leurs fantasmes régressifs. Or, selon l'auteur, le programme de la modernité, à travers ses deux vecteurs fondamentaux que sont la science et la démocratie, semble induire de plus en plus cette réalité délétère.

SORTIR DE L'ADHÉRENCE À SOI

Mais avant d'aborder en détail ce qui lui permet d'affirmer cela, Rey va, dans un premier chapitre s'attacher à démontrer ce qui constitue la base invariante et nécessaire de la raison humaine, mais aussi sa fragilité étant donné ce qui, de tout temps, la menace. Cela nous vaut un savant détour anthropologique, notamment par les mythes grecs et la Bible, centré sur deux thèmes fondamentaux : la nécessité de sortir d'une adhérence à soi et

² Danilo Martuccelli, dans *Grammaires de l'individu*, Gallimard 2002, évoque lui aussi la figure du baron de Münchhausen, mais souligne que cette illustration, parmi d'autres, « ne peut rendre compte des voies réelles de l'individuation » dans la condition moderne. On trouvera une analyse très subtile des paradoxes de l'individu autonome dans cet ouvrage sur fond de « la question sociologique initiale de l'individu dans la condition moderne », à savoir « la manière dont l'individu se tient, est tenu, et le cas échéant aux manières dont il parvient à se tenir lui-même face aux situations dans lesquelles il est placé ».

au premier autre (la mère) en s'appuyant sur l'autorité d'un tiers pour se constituer comme sujet (universalité de la prohibition de l'inceste, horreur du parricide); les liens entre l'inscription dans une généalogie et la compréhension du principe de causalité, fondement de la raison.

La sortie de l'enlacement incestueux et de la fusion s'associe à l'entrée dans l'ordre symbolique qui permet de compenser la perte irrémédiable, en lui substituant la faculté de nommer la perte et ses succédanés. Mais aussi de constituer le sujet par cette opération: « Avant que le langage serve à communiquer, il entre dans la formation des êtres qui communiquent. » De même, les interdits de l'inceste et du parricide ne sont pas là pour contraindre l'homme, mais pour le constituer.

La figure menaçante de l'auto-engendrement est bien présente dans la mythologie, sous la forme de Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, incarnation de la complétude sans l'autre, de l'autosuffisance parfaite, que l'on retrouve également sous la forme de l'anneau (notamment dans la légende des Nibelungen), voire dans l'« anneau à part » de Tocqueville, après que la démocratie a brisé « la chaîne qui remontait du paysan au roi ». Menaçante, car causalité et généalogie sont à la base de la raison humaine, et leur remise en question risque donc de la détruire, ce qui n'est pas le cas dans l'ordre animal. Le rapport à l'autre et l'intersubjectivité sont consubstantiels à la raison humaine.

Ces principes étaient au cœur des sociétés prémodernes hétéronomes, sociétés « froides » marquées par de faibles changements et fondées sur la prévalence de la tradition, donc des anciens. Chacun s'inscrivait dans une généalogie, portait le nom (voire le prénom) de ses ancêtres auxquels il devait révérence. La question sera dès lors de savoir dans quelle mesure l'inversion de ces paramètres (comme celle des poussettes), à savoir la valorisation de l'autonomie, du changement et du futur au détriment du passé, ne va pas menacer l'espèce humaine et la raison. Cela d'autant que la science et la démocratie s'emploient toutes les deux, à leur manière, à miner le principe d'autorité (principal reproche fait à Galilée).

L'OMBRE DES LUMIÈRES

Une anticipation de la transgression de ces invariants anthropologiques est mise en scène par la science-fiction, car, comme le dit très justement Rey, il lui arrive, « de dire sur le réel ce qui ne se dit pas ailleurs, et de nous éclairer sur les forces qui travaillent le présent ». C'est plus particulièrement le cas pour les voyages dans le temps qui autorisent *in fine* le rêve paradoxal le plus fou: s'auto-engendrer en intervenant sur les conditions de sa propre genèse. Ce sera l'objet du chapitre analysant la mise en œuvre de ce rêve dans des récits de science-fiction, culminant par celui de Terminator.

L'auteur fait d'abord remarquer que l'origine littéraire des voyages dans le temps se situe au XVIII^e siècle, « période d'intense réforme du monde par la pensée, où les Lumières s'employaient à défaire

la gangue traditionnelle au profit de la liberté humaine et de ses réalisations ». Mais il faudra attendre la fin du XIX^e pour voir apparaître les « machines à remonter le temps », notamment celle du célèbre roman de Wells (1895). Bien entendu, les voyages dans le temps butent sur des paradoxes insurmontables quand ils visent à modifier le passé et donc le présent qui en découle.

Si, selon le « *Grandfather Paradox* » utilisé dans le monde anglo-saxon pour illustrer cette aporie, vous remontez dans le temps pour tuer votre grand-père avant qu'il n'ait eu le loisir d'engendrer, comment le tueur a-t-il pu venir au monde ? Mais, remarque Rey, pourquoi le grand-père plutôt que le père dans cet étonnant retour du parricide au cœur de la science-fiction ? Et pourquoi l'homme moderne s'autorise-t-il à *imaginer* ce que les Anciens refusaient aux dieux et puis à Dieu lui-même, bien conscients que c'est la raison elle-même qui était menacée par un tel pouvoir extravagant ?

Car la modification du passé, surtout généalogique, constitue une atteinte à la vérité et à la raison, l'intangibilité de ce qui fut (dans son principe même d'avoir été) étant le dernier dépositaire externe de la vérité. L'audace de la science-fiction, sous la poussée de l'imaginaire scientifique, vient balayer ce point d'appui et faire vaciller la notion de vérité elle-même. Inutile de rappeler les régimes totalitaires qui s'employèrent à recomposer le passé, notamment par le remaniement incessant de photos de groupes, ou l'extermination finale d'une communauté humaine

qui était censée n'avoir jamais existée. Nous y retrouvons le rêve de l'auto-engendrement dans sa version collective : « L'autonomie n'est parfaite que de ne pas avoir eu d'antécédents. » Et quelle plus belle preuve d'autonomie que de remonter dans le passé pour éliminer son propre père afin d'être à l'origine de soi ? Fantôme tellement transgressif, écrit Rey, que l'on préfère le cacher derrière le meurtre du grand-père...

Venons-en à Terminator. Rappelons que l'histoire consiste à envoyer un androïde dans le passé pour éliminer celui qui menace la suprématie des machines sur les hommes, John Connor (notez les initiales), en tuant sa mère avant sa naissance. Le héros a vent de l'affaire et envoie lui-même un émissaire dans le passé pour protéger la mère et donc sa future existence devenue problématique. Mais voyant que celle-ci n'a pas encore d'enfant, l'émissaire va se charger de lui en faire un (le futur John Connor), avant de mourir dans son combat contre la machine. Bref, notre héros s'est auto-engendré par émissaire interposé et le père a été éliminé par la même occasion...

Ce que Rey entend donc démontrer, c'est que les récits de science-fiction ne font que révéler des pulsions archaïques³ au service desquelles se mettrait la science, notamment dans le domaine de la génétique et de la procréation.

³ L'œuvre de Jules Verne (ignorée par Rey) incarne à merveille la combinaison d'une exaltation de la modernité technoscientifique et d'une régression vers les origines. *Le Voyage au centre de la terre* est aussi un voyage dans le temps, vers les premiers âges du monde. Voir notre article « Le Rayon Verne » dans *La Revue nouvelle*, n° 9, septembre 2005.

SA MAJESTÉ DES MOUCHES

Les deux chapitres suivants se penchent sur ces vecteurs de la modernité contemporaine que sont la science et la démocratie, afin d'examiner la manière dont ils participent *volens nolens* au projet de l'homme autoconstruit et en favorisent dès lors les risques induits. La charge la plus revigorante du livre d'Olivier Rey est certainement celle menée contre les prétendues « sciences de l'éducation ». Prenant appui sur Kant qui considérerait que l'éducation ne pouvait être une science, mais seulement un art, pour la bonne raison que l'homme est libre et qu'il garde dès lors toujours une part d'opacité. Il ne peut donc être considéré comme objet d'une science ou d'un élevage, bien que sa liberté soit paradoxalement un fruit de l'éducation et pas une donnée « naturelle ».

L'éducation est par conséquent un art et non une science. Comme le rapporte très bien Rey lui-même : « Ce n'est pas une défiance envers la raison qui conduit Kant à l'empirisme éducatif. C'est au contraire la raison qui l'amène à reconnaître que l'éducation, de par sa nature même, ne saurait se constituer en science. » Or tout un pan de l'éducation contemporaine, soutenue par les « sciences » en question, prétend libérer l'acte éducatif des transmissions autoritaires pour favoriser un idéal éducatif d'autoconstruction de l'enfant, en créant les conditions les plus favorables à l'épanouissement spontané des bambins, sur la base de leur rencontre avec les réalités objectives du monde favorisé par les éducateurs devenus « accompagnateurs »...

L'auteur fustige ce « rêve exalté et naïf d'une humanité spontanément acquise, que seul le poids des héritages empêche de s'épanouir comme il faudrait ». Un passage particulièrement cruel pour les pédagogues « scientifiques » est la mise en parallèle du roman de William Golding, *Sa majesté des mouches*⁴ et les propos tenus par un des plus illustres psychologues de l'éducation, Jean Piaget.

Le roman de Golding est une robinsonnade tragique, à l'inverse de *Deux ans de vacances* de Jules Verne. Et contrairement au grand Jules, qui n'était guère pédagogue, Golding avait été instituteur une bonne partie de sa vie et avouait qu'il lui « avait fallu plus de la moitié d'une vie, deux guerres mondiales et des années passées au milieu d'enfants » pour écrire ce livre qui « devint une distillation de cette vie-là ». C'est donc toute son expérience pédagogique qui va nourrir la fiction, qui est aussi une sorte de conte philosophique.

Un groupe de garçons échoue sur une île déserte et se trouve dans la nécessité de s'auto-organiser en dehors de toute présence adulte. Ce qui s'y passe ensuite n'est guère en accord avec les vues optimistes des pédagogues. Bien au contraire, la violence monte au sein de la communauté enfantine et celle-ci ne voit pas d'autre solution que de la concentrer sur une victime, d'abord animale, ensuite humaine, qui sont toutes les deux mises à mort. Un déferlement plus général de violence est évité *in extremis* par l'arrivée d'un adulte sur la plage et l'évacuation de tout le groupe.

⁴ C'est la traduction de Baal-Zebub, « Baal des mouches » d'où Belzébuth, prince des Démon.

Rey cite ensuite des extraits de Piaget, comme celui-ci : « Seule une vie sociale entre les élèves eux-mêmes, c'est-à-dire un *self-government* poussé aussi loin qu'il est possible et constituant le parallèle du travail intellectuel en commun, conduira à ce double développement de personnalités maitresses d'elles-mêmes et de leur respect mutuel ».

MAIN INVISIBLE ET BON SAUVAGE

La leçon qu'en tire l'auteur est claire : « Un individu ne devient autonome, jusqu'à un certain point, qu'en vertu d'une éducation qui ne doit pas considérer l'objectif atteint avant de commencer. » En d'autres mots, la relative capacité d'autonomie est le fruit d'un processus éducatif qui, lui, doit être hétéronome pour approcher cette fin.

La suite de l'ouvrage analyse la forte convergence « anticonservatrice », sur ces points, de l'idéologie néolibérale et des thèses progressistes⁵. Car il s'agit bien d'une pente majoritaire qui est dénoncée, alliant dans son mouvement autant les partisans néolibéraux du tout au marché que les progressistes zélés de l'autonomie et adversaires de l'ordre, de la « culture bourgeoise » et de la tradition. Les premiers croient à la main invisible du marché et à la rencontre d'acteurs économiques « rationnels », sortis tout armés de la cuisse de Jupiter, les seconds aux vertus de la lutte émancipatrice de l'individu contre l'autorité et à la nature foncièrement bonne de l'humain et mauvaise de l'autorité. Dans les deux cas et pour des raisons en partie différentes, c'est l'opération nécessaire de structuration de l'enfant qui est évacuée. ■

⁵ Voir à ce sujet, sur le terrain politique flamand, l'ouvrage de l'idéologue du CD&V, Wouter Beke, *De mythe van het vrije ik* (« Le mythe du sujet libre »), Averbode, 2007. Il s'agit d'une critique de l'individualisme qu'auraient en partage les socialistes et les libéraux.